Rappel de votre demande:

Format de téléchargement: : **Texte**

Vues **1** à **28** sur **28**

Nombre de pages: **28**

Notice complète:

**Titre :** La Raison et le rire, première leçon du cours de littérature française à la Faculté des lettres de Dijon, sur l'esprit satirique en France, prononcée le 5 janvier 1869, par Charles-Julien Jeannel

**Auteur :** Jeannel, Charles-Julien (1840-1876). Auteur du texte

**Éditeur :** impr. de J.-E. Rabutot (Dijon)

**Date d'édition :** 1869

**Type :** monographie imprimée

**Langue :** Français

**Langue :** language.label.français

**Format :** In-8° , 27 p.

**Format :** application/pdf

**Format :** Nombre total de vues : 28

**Droits :** domaine public

**Identifiant :** [ark:/12148/bpt6k96117980](http://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k96117980)

**Source :** Bibliothèque nationale de France, département Littérature et art, ZP-2505

**Relation :** <http://catalogue.bnf.fr/ark:/12148/cb30650746p>

**Provenance :** Bibliothèque nationale de France

**Date de mise en ligne :** 19/10/2015

Le texte affiché peut comporter un certain nombre d'erreurs. En effet, le mode texte de ce document a été généré de façon automatique par un programme de reconnaissance optique de caractères (OCR). Le taux de reconnaissance estimé pour ce document est de 99 %.  
[En savoir plus sur l'OCR](http://gallica.bnf.fr/html/und/consulter-les-documents)

LA RAISON

ET LE RIRE

LA RAISON

ET

LE 1 RIRE

1

PREMIÈRE LEÇON

X ij; 't v- x

DU COiJ-RS--'DE LITTÉRATURE FRANÇAISE

A LA FACULTÉ DES LETTRES DE DIJON

SUR

L'ESPRIT SATIRIQUE EN FRANCE

Prononcée le 5 janvier 1869

PAR

CHARLES-JULIEN JEANNEL

DIJON

IMPRIMERIE J.-E. RABUTOT, PLACE SAINT-JEAN

i869

MESSIEURS,

QU'UN jeune capitaine, encore inexpérimenté dans l'art de la guerre, vienne à livrer sa première bataille : il faut qu'il soit un Condé, pour subir sans émotion une pareille épreuve, et s'endormir le soir, dans la victoire, d'un sommeil aussi calme qu'au matin de l'attaque.

Imaginez maintenant qu'un ordre suprême l'arrache à ce premier champ de bataille où il repose à peine, dans la joie et la fatigue du succès, pour le transporter soudain, sur une autre frontière, à la tête d'une autre armée : tout change, le terrain, la tactique, les forces dont il dispose, l'ennemi qu'il a devant lui; — et, sans repos, sans conseil, il lui faut, à peine échappé

aux premiers périls, livrer à l'improviste un second combat !

Vous étonnerez-vous s'il hésite, s'il tremble? si l'inquiétude et le découragement, lui montant au cœur, paralysent ses forces? Son heureux début n'est plus rien : l'honneur qu'il en a pu tirer s'envolera dans la fumée d'une rencontre malheureuse. Ce n'est plus à lui, mais au hasard, qu'on attribuera une fortune qu'il ne sait pas renouveler. Et pour comble de danger, celui qu'il remplace aujourd'hui est un général éprouvé, depuis longtemps sûr de vaincre et habitué à triompher.

Certes, je n'ai pas la ridicule prétention de comparer mes essais académiques aux grandes entreprises de la guerre. Mais, toute proportion gardée, ce discours d'ouverture est pour moi une seconde bataille à gagner.

Il y a un mois à peine, j'inaugurais à Grenoble le cours de Littérature étrangère. Et me voilà tout à coup ici, dans une chaire nouvelle, obligé de combattre, de réussir une seconde fois Heureusement, Messieurs, que dans ce genre de combat, c'est vous qui êtes l'ennemi; et je ne

sais quelle présomption me fait espérer que vous voudrez bien apporter de l'indulgence, de la bonne volonté même, à laisser vaincre vos cœurs.

Oui, c'est au cœur qu'il faut parler, même dans les choses où il semble qu'il ne soit point intéressé. Si je n'arrive à vous émouvoir de quelque amour pour les études auxquelles nous allons nous livrer ensemble, ce cours ne sera qu'un froid manuel, plus ou moins hérissé de dates et de faits, mais en somme dénué d'intérêt, et alors, stérile.

Pour moi, — et c'est là une émotion que je voudrais vous faire comprendre et partager, — je ne puis aborder l'histoire de la Littérature française sans un sentiment patriotique.

Je ne puis me contenter d'énumérer des auteurs et d'analyser leurs œuvres, de juger des poëmes et de discuter des théories. Il ne me suffit même point d'entrer dans l'intimité de chaque écrivain, et de me laisser aller un instant au charme de penser ses idées, de rire avec sa gaieté ou de pleurer ses larmes, pour passer

ensuite, comme un voyageur va d'hôtellerie en hôtellerie, à d'autres pensées et à d'autres sentiments; — mais, dans toute la suite des œuvres littéraires produites depuis dix siècles en France, je vois plus que l'esprit éphémère de chacun, plus que des rêveries, des colères, des joies ou des douleurs individuelles : — je sens vivre immortelle, de siècle en siècle et d'ouvrage en ouvrage, toujours la même à travers mille épreuves, sous mille parures diverses, l'âme même de la France, Y esprit français!

C'est lui, cet esprit, qui est notre vraie grandeur et le gage de notre durée. Si, dans l'histoire future, au milieu de la nuit qui s'étendra sur les petites nations de l'Europe actuelle, ainsi qu'elle a fait sur les immenses empires d'Orient, la France reste comme un point lumineux que contempleront longtemps avec admiration les races à venir, ce n'est pas à ses conquêtes éphémères, à ses monuments fragiles, ni même à son industrie périssable qu'elle devra cet éclat, mais a ses lettres, produit et forme de son esprit.

L'Acropole d'Athènes était l'ensemble harmonieux, quoique irrégulier, de temples, de por- tiques et d'édifices admirables par leurs proportions et le goût souverain qui avait présidé à leur construction. Que de monuments, en si peu d'espace! Cette étroite colline de ruines offrait les plus délicats exemples de la réalisation du beau en sculpture et en architecture. Tous ces chefs- d'œuvre, très différents de forme et de destination, avaient, et ont encore dans leurs débris, un air de famille. A la vue de ces nobles restes, on reconnaît l'empreinte d'un sentiment général, qui inspira l'œuvre entière à l'insu de chaque architecte, de chaque artiste spécial, et fournit à l'ensemble le caractère de la beauté éternelle. Jusque dans le choix des matériaux et la teinte des peintures, dans l'inclinaison des frontons et le galbe des colonnes, il y avait un secret et profond rapport, difficile à définir, mais pourtant senti et exprimé, entre l'édifice et l'aspect du pays, la limpidité de l'air, l'azur du ciel Et aujourd'hui encore, quand, en haut du grand escalier de marbre blanc, on voit se découper sur le ciel grec les restes des cinq portes sa-

crées, il est impossible de ne point sentir qu'on entre dans le sanctuaire du génie athénien, et qu'une âme civilisée, l'âme d'un peuple d'élite, vit sous ces marbres muets î

J'en dirai autant du vaste monument de nos lettres françaises. Si divers qu'y soient les hommes et les ouvrages, si opposés parfois qu'ils paraissent, un même esprit est partout, se manifeste partout. Il résiste, vaincu en apparence, aux invasions étrangères les plus violentes. Que l'envahissement vienne du Nord ou du Midi, cet esprit chasse l'intrus italien ou espagnol, comme Jeanne d'Arc chassa l'Anglais ; et si longue que soit la lutte, il sauve enfin le goût français. Que dis-je? il résiste même aux révolutions internes les plus graves, et sort brillant des nuages dont il semble à certaines époques prêt à s'obscurcir lui-même, semblable à ces corps vigoureux qui renaissent plus vaillants des maladies causées par leurs propres excès.

1 > où nous vient cet esprit? — Qui le sait? Mon sujet n'est point de rechercher quel mélange de

races et de langues, quelle infusion ou transfusion de sang germain, celte, gaulois, romain, tartare ; quelles habitudes physiques ; quels instincts moraux ; quelles croyances chrétiennes, ont fait de la France, dès l'époque barbare des grandes invasions, une nation personnelle, douée d'une vitalité originale, puissante, — on l'a dit et je le répète, providentielle ( gesta Dei per Frcincos ) ; — et qui manifesta d'abord son esprit dans la guerre, dans les lois, dans les mœurs, puis bientôt dans les œuvres littéraires et artistiques.

Laissons cette question à la fois historique et philosophique de cause et d'origine ; mais ne commençons pas l'histoire de notre littérature sans définir nettement cette inspiration commune à tous nos écrivains, ce caractère propre, si pro- • fond et en même temps si délicat, — qui non seulement les distingue des auteurs d'outre- Manche ou d'outre-Rhin, mais qui maintient une nuance encore sensible entre un vrai Français de France, et un Français de Genève ou de Bruxelles.

Je disais a Grenoble que : « l'esprit d'un peuple, si l'on en peut donner une détinition, est sa manière habituelle et

spéciale de penser, d'être ému, de vouloir, de croire : partant, de parler et d'écrire. »

M. Désiré Nisard a prononcé magistralement

« qu'en faisant le portrait de l'esprit français, il a presque fait le portrait de la raison elle-même. »

Oui, nous sommes, nous Français, essentiellement raisonnables. La raison, — c'est-à- dire la juste et saine appréciation des choses, — la raison domine non seulement nos conceptions, mais nos émotions, même nos passions. Nous avons une avidité du réel et du vrai, qui a proscrit de notre langue des genres littéraires acceptés, admirés, populaires ailleurs. Les fictions sentimentales de l'Italie, les abstractions philosophiques de l'Allemagne, les rêveries ossia- niques n'auront jamais de succès chez nous, ni devant la raison de l'aristocratie intellectuelle, ni devant le bon sens du peuple.

Ah ! c'est un glorieux privilége que ce bon sens national, incarné dans mille écrivains divers, et transmis de génération en génération à travers toutes les tourmentes des temps, comme un impérissable flambeau que ni vents ni tempêtes

n'ont pu encore, et, si nous le portons comme nos pères, ne pourront de longtemps éteindre ! Nous te saluons avec respect, avec enthousiasme, ô flamme de la France, Raison ! qui éclaires en dépit des nuages nos écrits et nos actes ; qui illumines aussi bien les critiques raffinées d'un Boileau que les hautes méditations d'un Descartes ; qui fais resplendir la sagesse chrétienne d'un Bossuet, et rayonner sur le monde la suprême justice de la déclaration des Droits de l'homme!

Mais ne sortons pas de notre domaine, et ne nous laissons pas entraîner à admirer tous les exploits de cette raison française, qui a fait et maintiendra la France arbitre de la civilisation moderne. Revenons à notre modeste sujet :

lu tenui labor; at tenuis non gloria...

Quelques penseurs de bon sens ! quelques livres bien faits ! C'est peu de chose en apparence ; et c'est pourtant la plus solide gloire d'une nation.

L'homme est raisonnable par sa nature, et le but de sa vie est de le devenir davantage par sa volonté.

Nulle nation n'est entrée plus énergiquement dans cette voie de l'humanité que la nation française : il serait superflu d'insister sur la démonstration de ce fait, que Y esprit français, c'est la raison.

Mais l'acte de la raison, c'est de bien juger;

— de bien juger en toute chose.

Or, que de choses ont jugées, non pas seulement les écrivains français, mais le peuple! A quoi n'ont-ils point touché hardiment? Littérature, philosophie, religions, sciences, législation, gouvernement, dans tout le cercle des idées et des actions humaines, il n'y a rien que l'esprit du peuple français n'ait fait comparaître devant son tribunal.

Sans doute ce tribunal n'a point toujours été infaillible. La conscience de la France peut se reprocher des fautes, des erreurs, des crimes... Mais elle-même, avec une noble fermeté, a su plus d'une fois, et saurait sans doute encore, réformer ses faux jugements... — Il va sans dire, Messieurs, que je ne parle ici qu'au point de vue littéraire.

Mais je fais peut-être un tableau sévère de r esprit français, et je néglige d'y joindre les traits plus gais de l'esprit gaulois. En effet, j'ai à signaler un second et plus caractéristique privilége de la France. Cette raison lumineuse, cet inébranlable bon sens, qui soumettent toute chose à leur contrôle, ont une façon particulière de rendre leurs arrêts.

Quand on a ri, en France, une question est jugée. Et l'on peut dire que l'exécuteur des hautes œuvres de la raison française, c'est le rire.

Il ne faut pas croire que ce rire français soit un rire de bonhomie qui s'adoucisse aisément et fasse petite besogne. C'est une arme sûre, meurtrière , quelquefois empoisonnée : le rire de Molière a tué les marquis; vous savez ce qu'a fait le rire de Voltaire....

C'est par le ridicule que l'esprit français frappe ce qui paraît condamnable à sa raison ; la raison française est satirique.

D autres peuples, dira-t-on. avaient eu avant nous et ont encore aujourd'hui l' esprit satirique.

Sans parler de la comédie, qui fut à Athènes une impitoyable satire, avons-nous le droit d'affirmer que Regnier et Boileau vaillent Horace et Juvénal ?

J'en conviens, si l'on ne considère que la satire classique, nous n'avons rien inventé; les anciens, en ce genre, sont nos modèles et nos maîtres.

Mais l'esprit satirique des Français ne s'est pas montré seulement au XVIIe siècle ; il ne s'est pas \* contenté d'imiter heureusement l'esprit satirique des Romains, pour exprimer plus ou moins poétiquement quelques critiques mordantes sur les méchants vers, les prétentions ridicules et les mauvaises mœurs. Non ! Son œuvre est féconde, hardie, originale, immense !

L'instrument lui manquait : il a créé de toutes pièces, avant même que la langue fut formée, un genre littéraire sans exemple, absolument unique. Dans sa hâte et son exubérance, il a mis de côté toute règle, tout art, toute forme convenue : ce sont vêtements qui ne vont'ni à sa taille ni à son allure. Il lui faut liberté complète, pour laisser à tout propos, sans peur et sans mesure, couler à flots sa verve fougueuse !

La littérature française en enfance, demi- latine et demi-barbare, n'a encore su donner que des épopées naïves, comme on en trouve au premier âge de tous les peuples. Et tout à coup, au milieu de ces chants guerriers et de ces chroniques merveilleuses, commence, pour se perpétuer et se refaire indéfiniment, cet interminable roman de Renatt, irrégulier et vivace, sans cesse renaissant, qui jaillit de toute part de l'esprit même de la race, sans qu'on puisse désigner tous les auteurs qui, pendant deux siècles et plus, chantent partout les trente-deux branches principales sorties on ne sait comment de ce tronc luxuriant.

Ce n'est point la petite fable sèche, brève, pédante d'Esope ou de Phèdre. C'est la société entière, habillée en bêtes : le noble roi Lion, le brigand Isengrin, les seigneurs féodaux, les vilains, les moines; — et, dominant tout, le sceptique, railleur, rusé, impitoyable et toujours victorieux Renart ! Lois, religion, coutumes, princes, prêtres, manants, rien n'échappe à cette

jovialité acérée qiil--fait tout passer comme un vil troupeau spus le mêmeiçug bestial, — et qui

se sauve de tout, se console de tout par le rire.

Songez, Messieurs, qu'il ne s'agit pas là d'un petit livre, lu par quelques savants, mais d'un cycle entier d'histoires et de chansons, dont les restes, je pourrais dire les lambeaux, emplissent des volumes. Renart pénètre partout, jusque dans la plus triste cabane du plus pauvre village ; il est universel, immortel : rien ne le peut tuer, pas même la rapide transformation du langage; et, suivant les provinces et les temps, il ressuscite en maint dialecte et sous mainte forme, ici Renart le Nouvel, là Renart le Contre- faict.

Le moyen-âge s'efface ; la Renaissance italienne envahit la France, la Réforme ébranle l'Église. Eh bien ! parmi ce trouble rénovateur du xvi\* siècle, la raison satirique persiste, grandit, se transforme, et donne une œuvre plus vaste, plus incohérente, plus audacieuse, plus étincelante que le roman de Renart ; — elle se personnifie dans Rabelais, et met au jour Pantagruel.

Le xv!' siècle ! Quel chaos vivant et combat-

tant ! Quels chocs d'hommes et d'idées 1 Soliman; Charles-Quint ; Rome; Luther; Henri VIII Et tout cet effroyable tumulte est dominé par un long, sonore, inextinguible éclat de rire!

Rabelais ! Il fut cynique, immodéré, brutal, et il est devenu obscur. Mais quelle satire vraiment homérique ! De quoi n'a-t-elle pas ri et fait rire ? Sur quoi n'a-t-elle pas laissé des mots, des traits impérissables ? Qui aurait pu échapper à ces flots de génie débordés, et n'être pas comme noyé sous l'incessante marée de cet océan de gaieté gauloise ?

Nous ne le jugerons point aujourd'hui : qui l'oserait faire brièvement ? Mais la satire de Rabelais est un monument que le littérateur, le philosophe ne peut étudier sans une réelle stupéfaction.

Et si, malgré l'excès et l'obscénité, cette satire a survécu ; si elle a été traduite ; si elle nous fait encore rire, quand même, de choses que nous ne comprenons plus qu'à demi ; en un mot, si Rabelais est immortel, — c'est que, sous, cet entassement de grossièretés- et-de folies, est un fond solide de vérité, de raison !

Voici les épouvantables désastres des guerres de religion : les temples détruits; les villages brûlés ; le pays en proie aux brigands et à l'Espagnol. Ce n'est pas Henri IV avec son panache blanc qui va vaincre la Ligue : — mais, jusque dans ces horreurs, la raison française saura rire; et la Satyre Mênippêe, provoquant la conversion du roi, rappelant au nom du bon sens les citoyens à la notion de la patrie, tuant les factions par le ridicule, démolissant à coups d'esprit les barricades, démasquant par la plus amère et piquante raillerie la criminelle ambition qui emprunte le manteau catholique pour ruiner la France :

» Ce royaulme qui n'estoit qu'un voluptueux jardin de tout plaisir et abondance, est devenu un grant et ample cymetière universel , plein de force belles croix peinctes, bières, potences et gibets; »

— la Satyre Ménippée, dis-je, à force d'ironie et d'éloquence, sauve la France de l'Espagne, reconstitue le patriotisme en détresse, et met la couronne au front du roi Henri par ce cri comique jeté aux faiseurs de rois :

« On peut faire une jambe de boys, un bras de fer et un nez d'argent, mais non pas une teste ! »

Enfin Richelieu a fondé l'unité française ; et, sous le Grand-Roi, s'épanouit cette fleur de l'esprit français, depuis si longtemps préparée, si péniblement arrivée à sa radieuse splendeur.

Mais cette fleur est hybride ; ses germes puissants sont fécondés par les souvenirs, par les émanations de l'Attique et du Latium. Homère, Cicéron régnent. Une sage imitation de l'antiquité préside aux compositions littéraires : on embrasse les savants pour l'amour du grec. Une consciencieuse législation aide, soutient, musèle le génie : Corneille est romain, Racine est athénien et juif. Nicolas Boileau, fils de greffiers , né dans la chambre même où s'était distillée la Satyre Mènipipèe, Nicolas Boileau en perruque s'incline devant les Muses et invoque Apollon, dieu suranné, que La Fontaine lui- même n'ose éconduire qu'en mettant dans sa bouche autrefois divine l'oracle de sa prochaine élimination :

Nous vieillissons, tout autant que nous sommes,

De dieux, nés de la fable et formés par les hommes.....

Je prévois par mon art un temps.....

Qù vos divinités périront, et la mienne.

Qui aurait cru qu'à cette époque d'ordre, de calme, de restauration littéraire, de discipline auguste, il y aurait encore place pour une œuvre semblable à celles dont nous venons de parler?

Une œuvre! je devrais dire deux : mais je me tais sur Pascal. Je suis trop jeune pour marcher sur des cendres brûlantes.

Une œuvre donc : — laquelle?

Molière, censeur jovial, mais courtisan discret, indique à peine, par une scène hardie ou par un mot profond, que la raison française n'est pas absolument satisfaite. Fénelon croit faire acte d'indépendance en rajeunissant, sous forme de roman didactique, de vieilles utopies philosophiques. Saint-Simon, dans le silence de ses nuits, burine, en s'en cachant comme d'un crime, les haineuses dénonciations que la jalousie inspire à son ambition étroite. Mais, à la fin du règne, un des esprits les plus policés de cette cour idéale, un honnête homme, doux, froid, timide, sous prétexte de traduire infidèlement quelques pages grecques, donne peu à peu, en quatre éditions, sa grande satire.

Messieurs, vous avez lu les Caractères de La Bruyère ; vous avez admiré le parallèle de Corneille et de Racine, le chapitre du Cœur, le portrait de Mènalque, ou même la démonstration de l'existence de Dieu. Mais vous souvient-il du chapitre de la Cour, de celui des Grands, de celui de la République ?

« Il faut qu'un honnête homme ait tàté de la cour : il découvre en y entrant comme un nouveau monde qui lui était inconnu, où il voit régner également le vice et la politesse. »

Le vice et la politesse ! Voilà en deux mots ce qu'il pense de la cour splendide dont les rayons illuminaient le monde 1

« Les grands se piquent d'ouvrir une allée dans une fqrêt, de soutenir des terres par de longues murailles, de dorer des plafonds, de faire venir dix pouces d'eau, de meubler une orangerie : mais de rendre un cœur content, de combler une âme de joie, de prévenir d'extrêmes besoins ou d'y remédier, leur curiosité ne s'étend point jusque là. »

Voilà ce qu'il jugeait, lui nourri dans la maison de Condé et accueilli par le Roi, des puissants d'alors et des merveilles de Versailles. Et voici ce qu'il disait de l'État :

« C'est une politique sûre et ancienne, que de laisser le peuple s'endormir.... , se remplir du vide, et savourer la bagatelle :

quelles grandes démarches ne fait-on pas au despotique par cette indulgence ! »

La langue est un peu vieille ; mais l'idée !

« Il n'y a point de patrie dans le despotique. D'autres choses y suppléent : l'intérêt, la gloire, le service du prince.

« Les huit ou dix mille hommes sont au souverain comme une monnoie dont il achète une place ou une victoire ; s'il épargne les hommes, il ressemble à celui qui marchande et qui connoit mieux qu'un autre le prix de l'argent. »

Je ne commente point ces citations, Messieurs : aussi bien nous voici au XVIIIe siècle ; et d'ailleurs il est temps de conclure.

/

En attirant votre attention sur le caractère commun de ces quatre œuvres si différentes d'époque, de langue et de but, le Roman de Renart, Gargantua et Pantagruel, la Afénippée, les Caractères , je n'ai fait qu'effleurer en courant le sommet des choses. Rien qu'à énumérer tous les ouvrages analogues qui, sans interruption depuis qu'on écrit en France, manifestent notre esprit satirique, j'aurais mis plus de temps qu'à prononcer ce discours. Mais de cette revue rapide je veux tirer deux conclusions,

La première est purement littéraire. En France existe de tout temps un genre d'écrits dont le nombre est immense, la proportion énorme. Ce genre, distinct par son honnêteté du pamphlet, par sa grandeur de la satire ordinaire, n'a point de modèles anciens ni d'imitations étrangères qui soutiennent la comparaison.

Et pour règle, il a celle de n'en avoir aucune. Il commence au hasard une histoire quelconque, en vers ou en prose, sans savoir où elle aboutira ; il l'allonge, la tranforme, la multiplie à l'infini suivant ses caprices et ses besoins : c'est un fabliau enfantin, un discours oratoire, un conte fantastique, un sermon, n'importe. Tout lui est bon pour réfléchir gaîment en tous sens et rendre plus pénétrants tous les rayons de la raison. Et au grand siècle, où rien ne s'écrit qui ne soit savamment et régulièrement composé, pas même une lettre de Madame de Sévigné, — le livre de La Bruyère rejette la composition, l'ornement, l'art, pour s'avancer, droit et nu, dans son absolue liberté.

L'autre conclusion n'est pas seulement une curiosité littéraire : elle est plus sérieuse.

La grande satire nationale, œuvre incessante de la raison et du rire français, est utile. An nom du bon sens, en tout temps et en toute circonstance, elle atteint, lblesse, tue ce qui est faux, injuste et mauvais. Rien ne lui résiste, parce que son rire, frivole en apparence, est la souveraine expression de la raison d'un grand peuple : — puissance redoutable mais bonne, tant que cette raison ne se laisse point égarer ; — justicière impitoyable, sous sa forme joviale, de tout ce que proscrit l'esprit français, elle a fait plus d'une fois, sans qu'on s'en doute, et sans appel à la force, le salut de la patrie. Quand je dis ici patrie, je ne dis pas territoire et richesse ; je parle de quelque chose de plus haut: de cette idéale et indestructible patrie constituée par la communauté de goûts, de sentiments, de pensées, de croyances, qui est l'âme même de la France.

Messieurs, l'étude de 1 esprit satirique en France, à laquelle je vous convie, n'est donc point une pure spéculation d'histoire littéraire.

Cette étude est patriotique; elle nous enseigne, par le brave exemple de nos pères, à être et à rester Français.

Pour nous, pour nos enfants, pour l'honneur et la vie de notre grande famille française, glorieuse aristocratie dans l'humanité, tâchons de

garder ce précieux héritage de Y esprit français et gaulois : la RAfsoN, qui Juge ; le RIRE, qui

exécute.